



**HAL**  
open science

## Manières d'écrire l'insurrection. Nathalie Quintane sur les barricades

Quentin Cauchin

► **To cite this version:**

Quentin Cauchin. Manières d'écrire l'insurrection. Nathalie Quintane sur les barricades. L'esprit créateur, 2023, 63 (1), pp.78-91. 10.1353/esp.2023.0005 . hal-04063580

**HAL Id: hal-04063580**

**<https://hal.science/hal-04063580v1>**

Submitted on 9 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Manières d'écrire l'insurrection : Nathalie Quintane sur les barricades

Quentin Cauchin

**W**ILLIAM BLAKE, ARTHUR RIMBAUD, Vladimir Maïakovski, Victor Hugo ou André Breton appartiennent à une constellation de poètes qui ont tenté de susciter le désir révolutionnaire et de mettre la poésie au service de l'émancipation collective. Pourtant, « quand on écrit *bombe*, la page ne saute pas aussitôt sous vos yeux en projetant de la fumée<sup>1</sup> » relevait amusément Nathalie Quintane dans *Descente de médiums*. « C'est bien dommage pour nous, mais ça ne se passe pas comme ça<sup>2</sup> » écrivait-elle ailleurs. Même si « bien sûr bien sûr Éluard, bien sûr bien sûr *La Rose et le Réséda*, et bien sûr un poème de Coleridge est devenu une chanson révolutionnaire » (Quintane, *Années 10* 44–45), la poésie ne semble pas armer les révoltes, encore moins les susciter ou les accompagner, contrairement à d'autres pratiques artistiques, particulièrement le rap ou les séries, qui fournissent occasionnellement aux cortèges des manifestations le stock symbolique de phrases pour s'exprimer d'une voix<sup>3</sup>. Que peut-elle alors bien venir faire sur le terrain de l'insurrection ? C'est à cette question que s'attaquait indirectement Nathalie Quintane dans les pages de *Tomates* en pointant du doigt une mécanique pernicieuse tapie dans les manières d'écrire l'insurrection. Même si les réticences ressenties face à certaines proses émeutières explicitées par Nathalie Quintane s'avèrent relativement connues aujourd'hui, puisqu'elles furent commentées par Jean-François Hamel<sup>4</sup> puis Justine Huppe<sup>5</sup>, c'est la réactualisation d'un héritage poétique, délesté d'illusions rhétoriques et lyriques, que l'article qui suit propose de développer. Suite à cela, en proposant une lecture d'*Un œil en moins*, un texte faisant le récit d'une vague de soulèvements au printemps 2016, c'est une proposition d'écriture fuyante, en proie à la poétisation et à la romantisation, qu'il s'agira de mettre en lumière.

### Alliés politiques, ennemis poétiques

Saccager les rudiments de la *belle langue*, subvertir les structures syntaxiques, tordre le cou aux formes anciennes, refuser de distinguer le stylo du pavé, altérer la valeur d'usage de la langue, coupler formes de vie et formes de phrase. La liste pourrait résumer grossièrement les prétentions révolutionnaires des avant-gardes poétiques du siècle passé ou, au moins, témoigner de l'imaginaire linguistique de la révolution en littérature<sup>6</sup>, consistant à associer

la « subversion des conventions établies en matière d'art à une transformation plus large des représentations symboliques et des manières de vivre et à une mise à bas de l'ordre social<sup>7</sup> ». Les références avant-gardistes, notamment situationnistes, postulant une homologie entre radicalité esthétique et radicalité politique, fourmillent implicitement dans les textes du Comité invisible<sup>8</sup>. Volontairement, pour donner présence à l'insurrection, pour ne plus opposer « un auteur censément actif et un lecteur censément passif » (Guest 130), c'est-à-dire « de supposées masses à éduquer et une supposée avant-garde politico-littéraire à même de le faire » (Guest 130), et ainsi ne pas reconduire une relation théorie/*praxis* difficilement compatible avec la pensée anarchoautonome, l'écriture du Comité invisible se veut révolutionnaire, tant sur le plan des idées que des formes.

C'est ce que Bertrand Guest mettait en lumière en décrivant l'énonciation dans *L'Insurrection qui vient*, pamphlet accidentellement célèbre à la suite de l'affaire de Tarnac. Il décrivait une écriture ouverte, antiacadémique, hospitalière (accueillant l'« oralité de la rue en pleine situation » [Guest 130]), réussissant même, selon lui, le pari de dépasser « la simple *analogie* “entre innovation littéraire et émancipation politique” » (Guest 132). À une prose scolaire et universitaire, et à la belle langue des grands auteurs, s'opposerait un « langage transpercé des langues ordinaires et des voix de la rue » (Guest 130). Et c'est dans le choix d'une *forme-outil* (Guest 135) que résiderait la puissance du texte : l'insurrection adviendrait autant dans la radicalité politique (passant notamment, depuis les premiers numéros de *Tiqqun*, par une fascination/revendication de l'action violente) que dans le renversement des formes conventionnelles de l'écriture littéraire.

Paradoxalement, dans *Tomates*, Quintane décrit *L'Insurrection qui vient* comme un « pari sur l'avenir écrit dans une langue qui est un pari sur le patrimoine<sup>9</sup> ». Hormis l'exagération comique, cette critique ramène simultanément au « présent d'imminence<sup>10</sup> » du titre et à l'inclinaison oraculaire ou prophétique du texte.<sup>11</sup> L'écriture du Comité invisible est rangée ici du côté des proses insurrectionnelles jugées incapables de dire autrement la révolution que dans une prose classique, dans un « style noble, ou noblement insurrectionnel », dans une langue sous perfusion (« établie comme de Pavlov le chien, dont on rejoue périodiquement le grelot pour que s'y fassent les jeunes générations » [Quintane, *Tomates* 40]). Ces proses seraient reconnaissables à leur « pensée construite », leur « rythme tenu et bien frappé », leur « syntaxe équilibrée », leur lexique typique et lissé (« filles au lieu de putes » lit-on) et offrirait des livres que « nous lirions en perruque », n'ayant pas la capacité de mobiliser au présent (Quintane, *Tomates* 40, 41). Au même titre, Julien

Coupat, principal inculpé de l'affaire de Tarnac et présumé auteur de *L'Insurrection qui vient* est également raillé :

Fallut-il qu'il en eût plein le cul, à la fin mai 2009, pour accepter de publier dans *Le Monde* la prose dont il savait qu'elle toucherait au cœur le lecteur amateur et l'écrivain professionnel, l'une de ces proses qui font tinter le grelot et chanter en canon. Ce qu'il écrit bien/Ce qu'il écrit bien ? À quelques rares exceptions près, nous adhérames tous à ce qu'on peut formuler en manière d'épithète : il pensait mal mais il écrivait bien (i.e. qu'il se contente de bâtir sa Commune dans *Le Monde*). La France qui lit soupirait soulagée : on apprenait encore dans les écoles, l'EHESS était à la hauteur de sa réputation, les Humanités n'étaient pas mortes, la banlieue n'avait pas tout pourri. (Quintane, *Tomates* 45–46)

Selon Nathalie Quintane, la tribune témoignerait d'une esthétique incapacitante, cantonnée à plaire à des sujets peu disposés à la révolution et dont le capital culturel offrirait la capacité de s'émouvoir de la beauté d'un *style insurrectionnel* (« il pensait mal mais il écrivait bien » écrit-elle, rieuse). L'ironie renforce la charge critique du propos. Elle se devine aisément dans l'énonciation à la première personne du pluriel et au passé simple (« nous adhérames », parodiant une littérature patrimoniale) et dans la dernière phrase, assimilant une manière d'écrire aux positions réactionnaires ou conservatrices d'un hypothétique lectorat. Quelques pages plus loin, intervient une autre moquerie dans l'exhibition d'un jeu avec les contraintes de versification. Malicieusement, l'autrice tourne en dérision l'appel à la révolte respectueux des normes littéraires : « In-su-rrec-tion : 4 syllabes/Émeute : 2 syllabes/In-su-rrec-ti-on : 5 syllabes (avec la diérèse lyrique) » (Quintane, *Tomates* 78).

L'attention portée aux manières de dire n'est pas réduite ici à une simple coquetterie littéraire ou à une préciosité stylistique. Elle traduit une sensibilité à la charge politique des formes : une conscience que « la plupart de nos jeux de langage, indissociables de pratiques, engagent des manières d'agir, et nos façons de parler de certains problèmes ou de certains sujets peuvent modifier notre compréhension, infléchir nos attitudes, orienter nos façons de circuler dans la société d'une manière nouvelle<sup>12</sup> ». Ne résistant pas à la provocation, ou cédant à la caricature, Quintane écrit alors :

Si la langue lettrée n'était pas sous (cette) perfusion, on aurait moins besoin de se dédouaner en saluant la Terreur, gagnées par le lyrisme qui est son régime et notre port d'attache—d'attache, c'est-à-dire que nous y sommes enchaînés, que nous y retombons, que nous y barbotons, et qu'une partie de la littérature d'expression française, hors métropole et métropole, y tient son origine et son horizon, n'en décolle pas, n'en démord pas, y dort et y rouille. Quelle espèce de révolution dite dans la langue de la Révolution peut bien avoir lieu, sinon une révolution de Révolution, en interne, en causerie intime avec Robespierre ou Just ? (Quintane, *Tomates* 42–43)

Le mobile de l'attaque s'éclaircit : la prose *noblement insurrectionnelle* serait enchaînée au *lyrisme*, ce qui, suivant le texte, reproduirait une coupure entre le langage et l'expérience et constituerait alors une barrière à l'émancipation. Ce n'est pas la possibilité d'un style alambiqué, difficilement accessible au public, mais la dépossession de l'émancipation présente ou à venir qui serait en jeu dans l'écriture. L'exemple ci-dessus du mot *Terreur*, forgé par les Thermidoriens pour condamner la période révolutionnaire de 1793–1794, et qui cadenasait encore les discours et appréciations historiques, appuie ce que le lexique peut emporter de politique.

Pour prolonger et mieux cerner le débat soulevé ici autour de la liaison entre manières d'écrire et façons d'agir dans les écritures de l'insurrection, il faut observer la discussion animée avec Jean-Paul Curnier dans les pages de *Tomates* autour du mot *peuple*<sup>13</sup>. S'amorçant avec une phrase tirée d'un des ouvrages du philosophe, « le peuple n'existe plus, c'est l'individualité sérielle de masse qui l'a remplacé » (Quintane, *Tomates* 75), c'est à la négation du caractère politique des émeutes de 2005 par ses camarades de gauche que Quintane s'intéresse. Sous la forme d'une liste numérotée, l'autrice dresse alors (en maniant habilement l'ironie) l'inventaire des implications d'une telle pensée :

1. Si le peuple n'existe plus, alors il n'y a pas eu d'émeutes (révoltes) en banlieue. [...]
2. Si nous pensons que les émeutes des banlieues ne manifestent pas l'existence d'un peuple, c'est qu'elles sont le produit d'une série d'individus simplement énervés et qu'on calmera à l'eau froide. [...]
4. Nous regrettons que ces émeutes soient spontanées, non organisées. L'émeute, c'est une insurrection qui a échoué. Par conséquent, les émeutiers des banlieues ont échoué (selon nous). D'ailleurs, ils sont dans l'échec (scolaire d'abord, émeutier ensuite).
5. Les émeutes ont eu lieu, pas l'insurrection—qui vient. Nous préférons l'insurrection qui va venir aux émeutes qui ont effectivement eu lieu—sans nous. (Quintane, *Tomates* 76–77)

La terminologie introduit une gradation qualitative ; l'*émeute* ou la *révolte* (les deux termes sont assimilés), sont des mouvements « spontan[és], non organis[és] », où se manifesterait un *peuple* (ce qui revient à les définir comme des soulèvements populaires explosifs et impétueux). Les *émeutes* de 2005, elles, auraient été produites par une « série d'individus simplement énervés », ne méritant pas le substantif *peuple*. À l'inverse, l'*insurrection* serait toujours le produit d'un peuple : elle est une *émeute* qui aurait réussi. Comme dans les écrits du Comité invisible, l'émeute serait une brèche, une « potentielle ouverture insurrectionnelle vers une rupture sociale<sup>14</sup> ». Ostensiblement, la liste introduit une distinction entre l'*émeute*, cantonnée à l'émotion<sup>15</sup> et à la spontanéité, et l'*insurrection*, comme forme populaire aboutie de l'*émeute*, consciente et organisée. Cette dichotomie se retrouve dans la suite de l'inventaire :

10. Les banlieusards n'ont produit jusqu'à présent que des émeutes. Ils sont incapables d'autre chose que l'émeute.

10. 1. Ils ne retiennent du mot émeute que l'étymologie : émoi, émotion. Ils ne pensent pas (ils sont manuels).

10. 2. Nous ne retenons de l'émeute que l'effet qu'elle nous fait—peur et fascination (ou inquiétude et enthousiasme). L'émeute ne fait pas penser.

10. 3. Nous pensons qu'une pensée construite par une succession de propositions logiquement enchaînées fait penser. (Quintane, *Tomates* 79)

La restriction marquée par l'adverbe de négation *ne* (élide) et la conjonction *que* dans la première phrase du dixième argument laissent apparaître le mépris pour les émeutiers. Une même condescendance se devine lorsqu'ils sont accusés de ne pas « vouloir décoller de l'émeute », d'être « incapables d'autre chose que l'émeute », ou encore quand l'adjectif « manuels » vient les qualifier et les ramener à une inaptitude aux tâches intellectuelles<sup>16</sup>. La dernière phrase se lit alors comme un pied de nez et reprend la critique du style *noblement insurrectionnel* : « [n]ous pensons qu'une pensée construite par une succession de propositions logiquement enchaînées fait penser ». La première personne du pluriel exemplifie le mépris de classe dont l'argumentation de Curnier serait porteuse. Le propos de Quintane se déporte alors vers la critique d'une représentation collective, partagée par une partie de la gauche, voyant ses positions se rapprocher de celles qui conspuent le désordre et orchestrent la répression : contrairement à l'insurrection véritable, les émeutes « sont le produit d'une série d'individus simplement énervés et qu'on calmera à l'eau froide ».

Quelques années plus tard, dans une lettre ouverte publiée en tant que chapitre du livre *Les Années 10*, Quintane poursuit sa conversation avec Curnier. Pour ce dernier, le *peuple* se manifesterait dans les contestations des Black Panthers, décrits en « uniforme noir, rythmant et scandant leurs mots d'ordre comme une série de James Brown tout aussi puissamment sexuels et politiques » (Quintane, *Années* 43). À l'inverse, il n'y aurait rien de la sorte chez « “nos” jeunes des banlieues » (le déterminant possessif accentuant l'opposition et renvoyant à une position collective), condamnés à être des « résidus humains qui n'ont jamais servi et ne serviront jamais, des surnuméraires du capital, dévalués par l'automatisation et l'informatisation de la production » (Quintane, *Années* 49) et dont la lutte ne témoignerait que d'un simple caprice consumériste<sup>17</sup>. Plus qu'une question de modalités d'action ou de revendication, Nathalie Quintane cible la part d'esthétisation et de nostalgie tapies dans l'imaginaire révolutionnaire (dont Curnier fait ici figure de représentant), un imaginaire intrinsèquement lié à des problèmes lexicaux.

Si les manières d'écrire engagent des façons d'agir, et bousculent nos perceptions présentes, alors l'aristocratie du style et la romantisation de la révolte dénoncées dans *Tomates*, puis poursuivies dans la conversation avec Jean-Paul Curnier dans *Les Années 10*, sont les deux faces d'une même pièce. Dans *Tomates*, le rejet catégorique du lyrisme du Comité invisible (déjà souvent désamorcé<sup>18</sup>) n'est en réalité que l'expression d'une méfiance « déclarée à l'égard d'un poétisme eutonique, harmonique, euphonique, euphorique, analogiste, bucolique, métaphorisant, esthétisant, spiritualiste<sup>19</sup> ». En tant que synonyme d'ornementation, l'appétence lyrique est ramenée à une rhétorique mensongère, euphémisante, embellissant ou dramatisant le réel, conduisant inéluctablement à une nostalgie révolutionnaire jugée incapacitante. Suivant ce fil, la séduction qu'exercent les livres du Comité invisible, reposant sur un goût prononcé pour l'assertion, la vibration lyrique, le prophétisme et un lexique *crépusculaire*, paraît difficilement compatible avec la désillusion lyrique et rhétorique explicitée par Nathalie Quintane. Et c'est d'ailleurs en ce sens, en dépit de la recherche de radicalité stylistique décrite par Bertrand Guest, que *L'Insurrection qui vient* se voit assimilé à un classicisme stylistique. L'entreprise quintanienne repose alors sur une tentative d'enchevêtrement des outils critiques de la littérature (du moins, ceux hérités d'une tradition poétique virulente à l'égard de l'héritage lyrique et romantique, articulée à une intention objectiviste, consistant à maintenir un soupçon *sur* et *dans* le langage) aux acquis récents de la pensée révolutionnaire et de la critique sociale. C'est là où l'autrice s'engage, dans un espace conjointement poétique et politique.

### Un livre-sauvage

Tirant les conclusions de *Tomates*, *Un œil en moins*, seul « livre-pavé<sup>20</sup> » de l'œuvre de Nathalie Quintane, se donne à lire comme une chronique poétique et politique des événements qui ont rythmé la vie démocratique depuis le printemps 2016 (mouvements des places, Nuit debout, zone à défendre de Notre-Dame-des-Landes, évacuations des camps de réfugié·e·s à Calais, etc.). Placées en épigraphe, quelques phrases reprises à Stéphane Bérard, artiste, poète et proche de l'autrice, ouvrent le texte :

En Italie on rapporte qu'un peloton a tombé les casques devant les manifestants,  
C'est assez vrai, puisque je l'ai vu. [...]  
En France on rapporte que le deuxième matin, le peloton de CRS ou Gardes Mobiles  
A aussi tombé les casques—il était 5h30 du matin, place de la République  
On raconte que ce n'est plus le même peloton qui a été affecté à cette tâche le lendemain<sup>21</sup>.

La valeur indéfinie de la troisième personne du singulier, associée à deux verbes de parole (*rappporter* et *raconter*), ramène une dimension incertaine aux récits des événements, amenés possiblement à disparaître ou à être *repassés*. Malgré l'atténuation marquée par l'adverbe *assez*, la première personne du singulier, précédée d'une conjonction de subordination qui exprime une donnée jugée incontestable, vient alors trancher sur la véracité des événements : « C'est assez vrai, puisque je l'ai vu ». Suivant le propos du texte, une lutte pour la représentation des événements serait à l'œuvre entre, d'un côté, ceux qui attestent de la réalité, de l'autre, ceux qui la dénie, entre « ceux qui affirment qu'il ne s'est rien passé et ceux qui multiplient les preuves tangibles de ce qu'il se passe quelque chose » (Quintane, *Œil* 323–24). C'est alors la crainte de l'oubli, de l'effacement, du relativisme, de la dénégation ou du repassage mémoriel qui motive le projet d'écriture de Nathalie Quintane. Et pourtant, plutôt que de céder à une retranscription de la réalité, à miser sur le réalisme en faisant proliférer les détails et en donnant l'illusion d'une narration transparente ou sans médiation, c'est à une série d'incessants décalages par rapport aux attentes légitimes du lectorat que l'autrice s'adonne, visant à produire un texte qui se défait des pièges lyriques, et qui refuse ainsi toute esthétisation incapacitante.

Sous une forme fragmentaire, calquée sur les lois arbitraires de la mémoire, et avec l'air d'un simili-poème en vers libre, figure pourtant dans le livre le récit d'une fin de manifestation violente qui paraît céder à une roman-tisation des affrontements entre manifestantes et forces de l'ordre :

Ce soir, la ville a entièrement disparu dans le gaz lacrymo.  
 Une épaisse fumée grise trouée de rouge à son sommet cache l'Assemblée nationale.  
 D'abord des tirs ont claqué. Des palets glissent sur la chaussée en fumant, qu'on latte en sens inverse, au loin. [...]  
 Du smog sort une tête à lunettes de ski, foulard, nouée dans la nuque.  
 Puis une autre, éplorée, qui penche à fond pour que coule dans l'œil brûlé le sérum phy.  
 Les pétards, les grenades claquent.  
 Un bâton tenu à bout de bras rougeoie dans la brume.  
 On suit sur un trottoir une silhouette de dos défoncer un DAB, taguer le mur de banque et partir.  
 Une jeune fille à talons avance lentement vers une rangée de camions en jupes grillagées, qui a connu l'odeur des lacrymos.  
 Puis un BMX jaillit des premiers rangs, conduit par un gamin de dix ans hilare, qui slalome et fait des roues arrière.  
 Il fait une roue arrière devant un DAB tagué. (Quintane, *Œil* 46)

Le présent de narration construit le dynamisme du récit et occasionne une impression de simultanéité qui offre au lecteur des souvenirs d'émeute : de la

destruction de mobilier urbain (« une silhouette de dos défoncer un DAB ») aux violences urbaines (« des tirs ont claqué » et les palets *lattés* en sens inverse). Associée à un registre *hypolyrique* (Gleize 71), l'esthétisation de l'émeute est palpable dans ce passage du livre. Le « bâton tenu à bout de bras *rougeoie* dans la brume » (le verbe n'est pas innocent, il appartient à un registre littéraire, tout comme la brume paraît relever de l'image poétique éculée) et la mention des pétards font écho à la *quête du voir* du spectacle émeutier<sup>22</sup>. Outre l'image amusante et décalée de la jupe pour désigner les calandres ou les pare-buffles des camions de police, la « jeune fille à talons avan[çant] lentement vers une rangée de camions en jupes grillagées » témoigne du rassemblement de forces inattendues et d'une lecture romantisée de l'émeute. Elle forgerait des liens, bâtirait un *nous* éphémère, fondé sur le partage d'une condition passagère commune. L'effervescence heureuse, matérialisée à la fin du récit par la description d'« un gamin de dix ans hilare, qui slalome et fait des roues arrière » devant un distributeur tagué, amène au plaisir de la transgression<sup>23</sup> et à la joie retirée de la sédition<sup>24</sup> ; une dimension que la narratrice ne cache pas en relatant son bonheur face à ce qu'il se passe :

J'étais en train de comprendre, avec les autres, tout ce que ça impliquait, ce mouvement. Je vivais l'un des plus moments de ma vie. Je me disais "C'est le plus beau moment de ma vie", et ensuite, aux premiers amis que j'ai rencontrés j'ai dit : "C'est le plus beau moment de ma vie." Je me souviens avoir téléphoné à C., à Marseille, qui était déprimée, et lui avoir dit : "Et ben, c'est pas le moment, vu que tu vas vivre le plus beau moment de ta vie." (Quintane, *Œil* 56)

C'est également une nostalgie joyeuse qui apparaît cette fois-ci plus discrète dans la reproduction d'une parole au discours direct (simulant encore l'instantanéité), décrivant le bouillonnement de la place de la République lors des nuits d'occupation du printemps 2016 et qui se referme sur les traces de violences urbaines :

Alors là à l'angle, t'as les camions de CRS ; les camions des CRS ils tournent tout le temps, ils s'arrêtent jamais, et juste à côté, t'as le Quick ; les CRS vont tous manger au Quick [...] Après, t'as les banques, là, là, et là, avec des lampadaires devant, et juste après t'as la route des riches et des curieux ; tu traverses, et à ta droite, toujours dans le même ordre depuis le début je sais pas pourquoi, t'as la Palestine, le DAL, les falafels, l'infirmierie, l'hacienda était là, et tout au bout la commission vote blanc. Tu remontes et t'as la file d'attente pour l'AG, avec les gens assis devant, et toujours en remontant, en retrait, à l'angle, les télés privées ; après, y avait la commission SDF, la radio et la télé, la logistique et puis la cantine [...] au milieu, le bar bobo avec tagué « Vive la Commune », et derrière le bar bobo l'autolib Bolloré qui a cramé, ici. (Quintane, *Œil* 51–52)

Se greffe au témoignage une carte, venant parfaire l'ambition mémorielle du livre. Spontanément, la lecture du témoignage ou l'observation des indications comiques présentes sur le dessin (« bar bobo », « moteur qui tourne », « le son des camions de teffeurs comme celui des CRS », « route des riches et des curieux ») prêtent au sourire et à la nostalgie<sup>25</sup>.



FIGURE 1. Carte de la place de la République au printemps 2016 (Quintane, *Œil* 53), © Stephen Loye

Très rapidement, l'apparente esthétisation et la gaieté que dégage la lutte sont pourtant évacuées. Le livre affiche une inquiétude vis-à-vis de la brutalité et de la violence policière et étatique vécues lors des événements. S'opère alors un déplacement dans le registre des émotions : la joie cède sa place à la peur. Le recours massif aux armes non létales, devenu une problématique généralisée au moment des événements du Printemps<sup>26</sup> sillonne le texte. C'est ce qui s'observe par exemple dans l'énumération à rallonge de la trousse du manifestant (« Qui se risquerait à partir en manif sans ses lunettes de ski, son sérum physiologique et son jus de citron, ses protections tibias, cuisses, dos, ses grosses chaussures et son casque ? » [Quintane, *Œil* 51]) qui évoque la brutalité et la répression subies depuis l'émergence d'un *cortège de tête*, prenant la rue hors des cadres et des rituels syndicaux au-devant des manifes-

tations depuis 2016<sup>27</sup>. L'énumération est suivie d'une mise en garde : « Si tu sors, tu sais que tu risques de te faire défoncer » (Quintane, *Œil* 61). Deux espaces connaîtraient depuis longtemps cet emploi disproportionné de la force : les banlieues, notamment lors des émeutes, et les campagnes, autour des blocages de projets divers (Bure, Notre-Dame-des-Landes ou le val de Suse sont mentionnés dans le livre)<sup>28</sup>. Le désordre et la violence ne s'accompagnent alors pas d'une romantisation ou d'une esthétisation glorifiantes mais d'un sentiment d'effroi.

Plus loin dans le texte, viennent s'entrecroiser deux récits de manifestations, l'une à Paris, l'autre dans une petite ville de province nommée D., produisant une alternance entre, d'un côté, sérénité, calme et sympathie, et de l'autre, agitation, panique et violence.

On avance en rythme pas très vite et au bout d'un moment, je m'ennuie [...] Je décide alors de remonter en marchant vite toute la manif voyant **un homme un peu âgé surgit sur la chaussée la tête en sang** après l'espace de séparation rituel entre les groupes [...] **puis succession de charges : à gauche, à droite, à gauche, à droite. Les CRS entrent dans la manif en hurlant, les matraques au clair** [...] Je me demande comment ça se passe à Paris **où en tombant, il coince la grenade en feu entre son cou et le bitume** la manifestation vient de commencer, en ce début d'après-midi du 14 juin, ici sous le soleil. Je cherche les CRS [...] **Je reste sur l'axe principal et c'est alors que dans une brume compacte je vois un manifestant sur le côté avec un trou dans la cuisse qui saigne.** On, syndicat solidaires, est à présent sur la place, toujours derrière le camion avec le groupe dessus, qui joue. [...] Je ne sais pas qu'à Paris **nous nous battons contre les CRS pour qu'on puisse continuer de nous occuper des blessés et qu'ils dégagent. Ils dégagent, mais dans la bataille, ils ont blessé deux autres manifestants qui sont à terre juste à côté du grand blessé. Une pluie de lacrymos continue de nous atteindre. C'est l'enfer. On crie pour qu'ils arrêtent.** (Quintane, *Œil* 78–79)

La variation typographique met en relief la différence entre les deux témoignages : d'un côté, la voix de la narratrice, manifestant en province, de l'autre, celle d'une « manifestante, syndicaliste et Debout » dont le témoignage est extrait de plateformes militantes (le média coopératif paris-luttes.info et le site révolutionpermanente.fr<sup>29</sup>). Quand la première s'ennuie, déambule paisiblement, la seconde se retrouve sous « une pluie de lacrymos », au milieu des charges policières. Les deux formes, l'une *a priori* littéraire, l'autre *utilitaire*, se lovent alors pour former un agencement capable de saisir une réalité plurielle. Cette dimension documentaire, métaréflexive et critique liée au geste de montage nourrit la nature protéiforme du livre et opère un déplacement vis-à-vis des formes narratives traditionnelles, mises à l'écart dans le livre. Un même geste est perceptible dans le récit d'une manifestation *sauvage* (débordant du parcours arrêté) : un guide du manifestant arrêté est plaqué sur la page,

collé pour simuler un usage réellement pratique du livre en cas d'arrestation arbitraire ou abusive (rejoignant habilement une œuvre de Stéphane Bérard, réalisée en 2012 et intitulée « Tentative d'aide logistique aux premières heures de Garde-à-vue<sup>30</sup> »).

Échapper aux pièges de la romantisation passe également dans le livre par la place laissée à des émotions rarement rattachées aux luttes sociales. Au courage, à la *puissance d'agir*, le livre préfère des sentiments plus modestes, plus communs : la flemme, qu'on lit dans l'anecdote d'une camarade ne participant pas au mouvement, préférant profiter de son jardin au printemps<sup>31</sup>, la honte ou la peur du ridicule, de se voir assimiler à des *cassos*<sup>32</sup>, la joie, abordée plus haut, ou encore la timidité, apparaissant à première vue peu valorisante face à la hardiesse, la témérité, la détermination ou la colère (« Et qu'est-ce que ce courage, dont on a besoin, si ce n'est l'accomplissement du ridicule, la radicalisation de la timidité ? » [Quintane, *Œil* 72]).

Aussi, pour esquiver la mythification ou la spectacularisation du soulèvement, le récit s'ouvre à des éléments plus prosaïques de la grammaire militante, à l'image de la retranscription d'un débat sur le format des affiches à imprimer en vue d'une manifestation : « L'un d'entre nous propose qu'on photocopie l'annonce en format A3, car si nous voulons l'afficher en A4, ça ne sera pas visible » (Quintane, *Œil* 10). Il en est de même pour des discussions d'assemblées générales sur le vote (« ne pas voter est un devoir citoyen, c'est ce que nous pensons, sinon nous ne serions pas ici », suivi de « oui, mais c'est quand même un devoir de voter » (Quintane, *Œil* 34–35) et d'une interrogation sur le vote blanc et le vote pour des partis minoritaires) ou d'une réflexion sur les modalités d'actions à envisager (« [c]omme chaque fois, on parle de taguer les marches », « [m]ieux vaudrait taguer la Société générale » [Quintane, *Œil* 20]). Outre la dimension délibérative et démocratique des échanges, c'est l'énonciation par un sujet collectif (un *nous* ou un *on* à valeur de première personne du pluriel) qui frappe. C'est ce même sujet pluriel qui mène la narration et qui orchestre le récit d'actions militantes collectives tout au long du texte, empêchant de singulariser ou de glorifier la singularité écrivante et agissante. Il faut également relever que les moments insurrectionnels présents dans le livre sont souvent amenés obliquement, à l'image de la répression aperçue en passant par la place de la République après un barbecue chez un ami à Bagnolet (« On s'embrasse et je quitte Bagnolet. Je change à Répu. Sur le quai, des gens descendent à pas pressés en toussant, un mouchoir sur le nez » [Quintane, *Œil* 21]). Ils se voient aussi interrompus par des événements personnels : de l'œil malade du chat de la narratrice, coupant le cours des événements (« Une partie du mois, j'ai complètement été accaparée, fixée,

par l'œil malade de mon chat » [Quintane, *Œil* 312]) aux multiples voyages à l'étranger pour des lectures, parfois étrangement reliées à l'actualité politique française (« Brutalement, plus personne ne me parle de poésie, tout le monde me parle de Sarkozy » [Quintane, *Œil* 231]).

Les dernières pages du livre reviennent sur la discussion ouverte dans *Tomates* sur les implications politiques de l'écriture littéraire. Une « victoire lexicale incontestable » aurait eu lieu ces dernières années : « qu'émeute, et même insurrection, puissent être dits sans guillemets ». Elle l'explique en ces mots :

J'en vois qui froncent le nez, font la fine bouche – mais oui, émeute forme aujourd'hui un couple avec insurrection ; insurrection est revenu par le biais d'un bouquin ; les plus jeunes ont oublié le bouquin ; ils ont retenu insurrection ; insurrection n'est plus le mot d'un livre ; il est revenu dans l'histoire ; ce n'est plus seulement l'affaire des dix-neuviémistes ; c'est l'affaire des vingt-et-uniémistes, dont nous sommes. [...]

Il est donc possible que tombent les guillemets.

Il est possible qu'ils ne tombent pas, qu'ils tombent, qu'ils ne tombent pas, que certains pensent qu'ils sont tombés et d'autres pas.

Parce qu'ils agissent comme s'ils étaient tombés, ceux-là font tomber les guillemets. (Quintane, *Œil* 395–96)

Alors, le programme poético-politique de Nathalie Quintane semble clair : *faire tomber les guillemets*. Ou, pour l'explicitier plus nettement, il s'agit de « rendre disponibles au sens commun et à l'usage » les paroles dogmatisées ou idéologisées, pour qu'elles « puisse[nt] se traduire en actes », et ainsi « permettre aux uns et aux autres de “convenir” de l'action à entreprendre, à mener<sup>33</sup> ». C'est dans cette jonction très pragmatique qu'un usage pratique des livres s'avérerait envisageable, du moins c'est ce que l'allusion au *succès lexical* du Comité invisible dans la citation précédente suggère : réhabiliter le substantif « insurrection », le libérer des connotations péjoratives, c'est participer (modestement) à repenser la grammaire de la contestation sociale. Fuyant le lyrisme, le romantisme révolutionnaire, et tout ce qui empêcherait de penser l'insurrection au présent, c'est une réactualisation de l'interrogation politique sur le langage telle qu'elle s'est imposée aux poètes de la modernité et des avant-gardes que *Tomates* et *Un œil en moins* suggèrent. Dans les deux textes abordés, les leçons critiques de la poésie se manifestent autant dans l'assemblage d'éléments discursifs hétérogènes que dans la méfiance à l'égard des pratiques ordinaires de parole. C'est bien la mise en doute du langage, héritée chez Quintane d'Isidore Ducasse, de Francis Ponge, de Charles Reznikoff ou de Jacques-Henri Michot (pour dresser un panorama éclectique), qui s'avère indissociable d'un désir d'intervention renouvelé de

la littérature aujourd'hui, y compris dans sa radicalité, qu'elle soit poétique, politique, ou les deux.

Université Lyon 3

### Notes

1. Nathalie Quintane, *Descente de médiums* (Paris : P.O.L, 2014), 139.
2. Nathalie Quintane, *Les Années 10* (Paris : La Fabrique, 2015), 45.
3. La chanson *Le Monde ou rien* de PNL est restée un symbole de la vague de contestation sociale du printemps 2016. Mis à part cet exemple, les tags sauvages des manifestations ou les banderoles des cortèges de tête réemploient très fréquemment des références tirées de l'univers des séries ou des musiques populaires du moment.
4. Jean-François Hamel, « De Mai à Tarnac : Montage et mémoire dans les écritures politiques de Jean-Marie Gleize et Nathalie Quintane » dans Gianfranco Rubino et Dominique Viart, dir., *Le Roman français contemporain face à l'histoire : Thèmes et formes* (Rome : Quodlibet Studio, 2015) 445–64. Aussi en ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain.
5. Justine Huppe, « L'Insurrection qui vient par la forme : Politique des styles chez Nathalie Quintane », *COnTEXTES*, 22 (2019), <https://journals.openedition.org/contextes/6975>.
6. Juliette Drigny, *Aux limites de la langue : La langue littéraire de l'avant-garde (1965–1985)* (Paris : Classiques Garnier, 2022).
7. Éric Brun, *Les Situationnistes : Une avant-garde totale, 1950–1972* (Paris : CNRS Éditions, 2014), 11.
8. Au sujet des liens entre le Comité invisible et l'Internationale situationniste, voir Patrick Marcolini, « Héritiers situationnistes », *Le Tigre*, 30 (2009) ; Daniel Bensaïd, *Le Spectacle, stade ultime du fétichisme de la marchandise : Marx, Marcuse, Debord, Lefebvre, Baudrillard, etc.* (Paris : Lignes, 2011). Sur la dimension semi-explicite des références philosophiques ou théoriques des écritures insurrectionnelles anonymes, voir Léo Vesco, « Mauvaise Troupe : Analyse des formes et des enjeux d'un livre-pavé », *Fabula/Les colloques* (2020), <https://www.fabula.org/colloques/document6696.php>.
9. Nathalie Quintane, *Tomates* (2010) (Paris : Points, 2015), 108.
10. Alexandre Gefen, « "L'Insurrection qui vient" : De quelques manières de rêver au Grand Soir », *Publiforum*, 32 (2020), [http://oldpubli.farum.it/ezone\\_articles.php?publiforum=360f4ff1e17e58b2785bd5aa6cd11c98&art\\_id=449](http://oldpubli.farum.it/ezone_articles.php?publiforum=360f4ff1e17e58b2785bd5aa6cd11c98&art_id=449).
11. Voir les lectures et interprétations très différentes du prophétisme ou de la parole oraculaire du Comité invisible données par Alexandre Gefen (« "L'Insurrection qui vient" : De quelques manières de rêver au Grand Soir ») et Bertrand Guest (« L'Énonciation qui vient »).
12. Florent Coste, *Explore : Investigations littéraires* (Paris : Questions théoriques, 2017), 214.
13. Il est possible de parler littéralement de discussion et non d'une simple critique du propos de Jean-Paul Curnier puisque ce dernier répondra dans une annexe postposée au livre.
14. Joshua Clover, *L'Émeute prime : La nouvelle ère des soulèvements* (Genève : Éditions Entremonde, 2018), 28, traduit de l'anglais (américain) par Julien Guazzini.
15. « En même temps, l'émeute est elle-même expérience d'un excès. Excès de danger, d'information, d'équipement militaire. Excès d'émotion. De fait, les émeutes furent autrefois appelées des "émotions" et en portent la trace étymologique. » (Clover 25)
16. « Brûler une école ne tient pas lieu de pensée. Au contraire, cela évite d'avoir à penser la nécessité d'une école pour sortir un peuple (un peuple justement !) du marasme et de l'ignorance où il est sciemment tenu. » lit-on dans la réponse de Jean-Paul Curnier (Quintane, *Tomates* 117).
17. Ces propos ne sont pas ceux de l'autrice. Ils sont tirés d'une citation d'un texte en apparence de Jean-Paul Curnier, renvoyée par une note de bas de page absente de l'édition actuelle du livre.

18. Voir par exemple l'article de Jean-Laurent Cassely et Jean-Marie Pottier, « Quiz : Ces citations sont-elles de Fauve ≠ ou du Comité invisible ? », *Slate*, 31 octobre 2014, <https://www.slate.fr/story/94091/quiz-fauve-comite-invisible>. Ou plus sérieux : Alexandre Gefen, « "L'Insurrection qui vient" », et l'article d'Arthémis Johnson paru à l'occasion de la sortie de *Maintenant*, « Remercions les rédacteurs du Comité invisible de nous donner l'occasion de leur dire franchement qu'ils nous emmerdent », *Vacarme*, 2 juin 2017, <https://vacarme.org/article3054.html>.
19. Jean-Marie Gleize, *Sorties* (Paris : Questions théoriques, 2009), 84.
20. En 4e de couverture, on lit : « Alors, je me suis dit : Tiens, et si, pour une fois, je sortais un pavé ? ». À noter également que, symboliquement, Paul Otchakovsky-Laurens insistait pour que le livre paraisse en mai 2018 (soit 50 ans après mai 68, jouant un peu avec l'image du livre-pavé).
21. Nathalie Quintane, *Un œil en moins* (Paris : P.O.L, 2018), 7. Le texte de Stéphane Bérard, « De bout en bout », est mis en ligne le 7 avril 2016, sur [sitaudis.fr](http://sitaudis.fr). Son travail est quant à lui consultable sur [documentsdartistes.org](http://documentsdartistes.org).
22. Romain Huët, *Le Vertige de l'émeute : De la Zad aux Gilets jaunes* (Paris : Presses Universitaires de France, 2019), 24 : « L'emploi des feux d'artifice, des fumigènes et des pétards dans la plupart des manifestations témoigne de cette quête du voir. Sur le fond, on s'accordera aisément pour considérer que l'agir destructif traduit le sentiment politique de l'impuissance, mais qui ne s'exprime pas de façon désordonnée. Il est plutôt mis en forme, voire en spectacle. »
23. Sophie Del Fa et Samuel Lamoureux, « Devenir ingouvernable : Pour une approche proces-suelle de l'émeute », *Socio*, 16 (2022), 85–117. Voir notamment la sous-partie « L'émeute comme forme de vie transgressive ? ».
24. Sur la joie comme sentiment-clef des pratiques de lutte, voir carla bergman et Nick Montgomery, *Joie militante : Construire des luttes en prise avec leurs mondes* (Rennes : Éditions du Commun, 2021), traduit de l'anglais (américain) par Juliette Rousseau.
25. L'illustration est reproduite avec l'aimable autorisation des éditions P.O.L, que je remercie chaleureusement.
26. Voir notamment le livre de Paul Rocher, *Gazer, mutiler, soumettre* (Paris : La Fabrique, 2020).
27. Figure également dans la fin du livre un tableau recensant les blessé.e.s en manifestations, voir Quintane, *Œil* 371.
28. « C'est là, en banlieue et à la campagne, que l'État a trouvé la solution miracle : la défonce. » (Quintane, *Œil* 62)
29. Voir Anonyme, « Témoignage en tête de cortège mardi 14 juin à Paris », [paris-luttes.info](http://paris-luttes.info), le 15 juin 2016, <https://paris-luttes.info/temoignage-en-tete-de-cortege-6146>.
30. L'œuvre de Bérard s'intitule dans son intégralité : « Tentative d'aide logistique aux premières heures de Garde-à-vue : droits du citoyen face à la police transférés à 180° sur T-shirt de manière à pouvoir être lu par le porteur 2012 », et est en réalité un t-shirt pense-bête sur lequel sont imprimés les droits à faire valoir en cas d'arrestation, imprimés à l'envers, de manière à pouvoir être lus juste en tirant simplement sur le bas du maillot. Voir en ligne sur [documentsdartiste.org](http://documentsdartiste.org).
31. « Une amie, celle qui s'étonnait que notre mouvement existe encore, a ajouté qu'en ce moment, sur la colline, son jardin, la colline, vraiment c'était trop beau, les arbres en fleurs, les cerisiers en fleurs, les poiriers, l'herbe hyperverte, les primevères jaunes et les crocus. Qu'elle voulait en profiter et que, du coup, elle ne pouvait pas venir. » (Quintane, *Œil* 24–25)
32. « je comprenais que les *cassos* fassent fuir les gens, et qu'à l'idée qu'à peine assis sur les marches déboule l'un de ces *cassos* on préfère rester chez soi ». (Quintane, *Œil* 24-25) L'italique est présent tel quel dans le texte pour souligner l'emploi détourné de l'insulte *cas social*.
33. Pour les trois citations suivies : Jean-Marie Gleize, « Opacité critique », dans Jean-Christophe Bailly, Jean-Marie Gleize et al., « *Toi aussi, tu as des armes* », *Poésie et politique* (Paris : La Fabrique, 2011), 29.